



DEUX PASSIONNÉS DE COLLECTIONS

Stacy Perman relate ici l'histoire de deux hommes qui, au début du XX^e siècle, décident de posséder le garde-temps le plus compliqué jamais élaboré. Elle illustre le changement d'attitude radical intervenu depuis au sein de l'élite américaine concernant l'activité de collectionneur.

Au cours de la période allant de la fin de la guerre de Sécession en 1865 à l'effondrement de Wall Street en 1929, les États-Unis sortent de l'ombre de l'Europe pour devenir une superpuissance. C'est une époque de transformation industrielle spectaculaire, de développement technologique incomparable et, pour certains, d'une richesse dépassant l'imagination. Surnommée ironiquement l'« Âge doré » par Mark Twain en 1873, la période voit l'émergence des barons de l'industrie et, avec eux, les débuts d'une culture de la richesse.

Des familles telles que les Carnegie, Rockefeller et Vanderbilt engendrent une nouvelle aristocratie de l'argent. Ses membres vivent dans un tourbillon d'opulence. Immanquablement, l'accumulation d'immenses fortunes va de pair avec des dépenses colossales. Leurs demeures luxueuses surpassent les palais royaux. Au bal des Vanderbilt de 1883, Mme Cornelius Vanderbilt éclipe toute la bonne société new-yorkaise en portant une robe fabuleuse de satin blanc, brodée de diamants et – l'électricité étant la folie du moment – éclairée comme une ampoule grâce à des piles dissimulées. Et ils sont peu nombreux à critiquer l'industriel de Chicago Cornelius Kingsley Garrison Billings quand il fête l'inauguration de ses écuries à Manhattan en faisant servir à cheval un dîner de 36 couverts. Grandioses, ces déploiements sont aussi révélateurs d'inégalités économiques et sociales croissantes.

Page opposée : le banquier new-yorkais Henry Graves Jr. (en haut, à gauche et à droite). Collectionneur passionné, il achète de l'art, des monnaies rares, des porcelaines chinoises, ainsi que des garde-temps d'exception. James Ward Packard, ingénieur de formation (en bas, à gauche et à droite), est fasciné par les défis mécaniques de la science horlogère. À droite : Mme Cornelius Vanderbilt II portant la robe « Electric Light » au bal Vanderbilt de 1883 pour célébrer l'invention de l'ampoule électrique, symbole de l'ère moderne.



Mais le goût du faste qui caractérise ce monde à part vaut aux barons de l'industrie une réputation de connaisseurs. L'élite des super riches s'immerge dans un environnement culturel sophistiqué. En outre, les rivalités et le désir d'arriver en tête, typiques du monde des affaires, débordent bientôt dans la société. L'art devient butin. Avec un zèle infatigable, les magnats américains affichent leur goût pour les maîtres anciens, les tapisseries, les sculptures et toutes les formes du patrimoine européen. Plus tard, beaucoup de ces collections privées formeront la base d'importantes institutions artistiques américaines, parmi lesquelles la Frick Collection à New York ou le Metropolitan Museum of Art. Au même moment, un engouement pour les montres s'empare des riches Américains.

Pendant des siècles, l'horlogerie a été le domaine exclusif de la royauté. Ces magnifiques instruments reliant la science et l'art au travers du temps, uniquement accessibles à des cercles très limités, deviennent des symboles de pouvoir et d'influence. Les meilleurs horlogers recherchent le patronage des têtes couronnées, qu'ils éblouissent par leurs créations. Pendant ses 45 ans de règne, la reine Elizabeth I a eu en sa possession plusieurs garde-temps, dont une montre incorporée à un bracelet d'or orné de pierres – cadeau de son prétendu amant, le comte de Leicester. Aujourd'hui, le palais de Topkapı à Istanbul expose de nombreuses horloges et montres, dont plusieurs datent du XVII^e siècle. Elles témoignent de la vitalité du marché ottoman, à une époque où ces instruments étaient des divertissements astronomiques appréciés des sultans et où les meilleurs horlogers d'Europe se ruaient à Constantinople pour les impressionner.

Au début du XX^e siècle, pour les membres de la ploutocratie américaine naissante, un garde-temps ancien était, comme les tableaux de maître accrochés aux murs de leurs demeures, un signe de richesse et un objet de valeur ayant un pedigree historique, digne d'être collectionné.

Ainsi, le banquier John Pierpont Morgan a rassemblé plus de 200 garde-temps, y compris une montre musicale, cadeau de Napoléon au roi de Naples en 1800.

S'agissant des passions horlogères du XX^e siècle, en tant que grands connaisseurs James Ward Packard et Henry Graves Jr. éclipsent tous leurs contemporains. Archétypes de la réussite américaine – Packard, l'entrepreneur *self-made man*, et Graves, l'héritier d'une fortune de Wall Street –, ces deux personnages transforment profondément l'art et la manière de collectionner les montres. Malgré leur existence et leur personnalité très différentes, chacun poursuit le même but : posséder la plus prestigieuse de toutes les complications ; et ils choisissent Patek Philippe comme magicien horloger capable de réaliser leurs ambitions. Pendant trois décennies, cette troïka accomplit des



miracles en utilisant la technologie du XV^e siècle au service des aspirations du XX^e.

Ni Packard ni Graves ne cherchent à s'emparer de garde-temps qui ont marqué l'histoire, à titre de trophées ou par curiosité technique. Les deux hommes commandent des collections entières, réponses à leurs envies et à leurs caprices, destinées à leur usage personnel. À cette époque, les collectionneurs laissent généralement les horlogers démontrer leur compétence et leur sens artistique, mais Packard et Graves s'impliquent activement dans la réalisation de leurs commandes. Graves en particulier approuve à l'avance les projets, spécifiant les complications requises depuis les tourbillons jusqu'aux quantièmes perpétuels, attentif aux moindres détails. À l'époque où les deux hommes deviennent de fervents connaisseurs de Patek Philippe, chacun est dans une phase cruciale de son existence.

James Ward Packard naît en pleine révolution industrielle le 5 novembre 1863, deuxième fils d'un important homme d'affaires qui a des intérêts dans le bois et des scieries à Warren, Ohio. Bricoleur dans l'âme, Packard démonte tout ce qu'il touche, améliorant généralement les choses avant de les remonter. À 21 ans, il obtient son diplôme d'ingénieur en génie mécanique à l'université

de Lehigh, en Pennsylvanie, le plus jeune diplômé de l'histoire de l'université. En 1890, il crée la Packard Electric Company, avant-garde des lampes à incandescence. Innovateur dans l'âme, il conserve plus d'un millier d'inventions, parmi lesquelles un ascenseur et un tourniquet d'admission électrique, dans l'imposante demeure qu'il partage avec sa femme Elizabeth.

En 1899, il crée la société qui va devenir la Packard Motor Car Company, à qui l'on doit la première automobile de luxe d'Amérique. La Packard est remarquable par son style élégant et sa technique avancée, et compte des innovations dues à Packard – au premier rang desquelles le volant de direction – devenues plus tard la norme dans l'industrie automobile. Il est inspiré par un sens aigu de l'esthétique associé aux promesses audacieuses de la technologie. Comme le président de Packard Motor le fera remarquer par la suite : « L'absence de raffinement comme les imperfections blesaient sa sensibilité. » À l'image de ses montres, les automobiles Packard sont des machines élégantes, bourrées d'une technologie inventive.

Par contraste, en dépit de son rang dans la société new-yorkaise, Henry Graves Jr. est un homme aussi secret et taciturne dans sa vie publique qu'il est fastueux



La montre-bague en or de Packard (ci-dessus), fabriquée en 1917, est le seul garde-temps connu de ce type produit par Patek Philippe à cette époque. La voiture Packard (en bas à gauche) était équipée de la dernière invention du magnat de l'automobile, le volant de direction. Henry Graves Jr. avec sa femme, Florence (en bas à droite).



À gauche : en 1933, l'année de sa livraison, la supercomplication Graves comportant 24 complications bat tous les records horlogers et mérite le titre de montre la plus compliquée jamais produite. La fabrication de cette montre de poche en or jaune, à double cadran, incorporant plus de 900 pièces distinctes, demanda presque cinq ans. Ci-dessous : la plus célèbre des montres de Packard, la No. 198 023, est livrée en 1927 et comporte 10 complications. Tout en bas : la canne d'ébène de Packard dotée d'un pommeau d'ivoire – complétée d'un pommeau d'ivoire de rechange – est considérée comme l'unique montre-canne fabriquée par Patek Philippe.



dans son style de vie. Sans sa collection de montres, il n'aurait sans doute jamais laissé de trace dans l'histoire.

Graves naît le 11 mars 1868 à Orange (New Jersey) dans une famille dont la fortune est assise sur les chemins de fer, la banque et le commerce. Son père, Henry Graves Sr., gouverneur de la Bourse de New York, a fondé à Wall Street la firme Maxwell & Graves après la guerre de Sécession. En 1896, Graves Jr. épouse Florence Isabelle Preston, la fille d'un riche courtier en matières premières. C'est un mariage d'argent et de convenance, la famille de Mme Graves descendant de l'empereur Charlemagne. Le couple et leurs quatre enfants vivent une existence raffinée entre leur propriété de quatre hectares à Irvington-on-Hudson et leur duplex de Manhattan sur la Cinquième Avenue. En été, la famille se rend en wagon privé dans son Great Camp d'Eagle Island, dans les Adirondacks, où elle est voisine des Rockefeller.

Si Packard est un constructeur, Graves est un acquéreur. Il se cultive avec rigueur aux côtés de son père, lui-même collectionneur d'art averti, l'un des amateurs de porcelaines chinoises les plus éclairés du pays. Doté d'un esprit de compétition exceptionnel, Graves Jr. excelle en équitation, en yachting et en tir. Mais sa véritable passion est la collection et, comme dans le sport, il veut gagner.

Graves s'intéresse à des objets exceptionnels : eaux fortes d'anciens maîtres, marines de l'époque de la révolution américaine, presse-papiers français. Il l'emporte même sur son père dans la découverte de rares porcelaines chinoises. Sa collection de monnaies comporte un dollar d'argent de 1804, aussi appelé le « King of Coins ».

Ce qui caractérise les collections de Graves, c'est le soin avec lequel il les dissimule. C'est à la suite d'une unique vente aux enchères en 1936, quand sa gravure d'Adam et Eve d'Albrecht Dürer atteint le chiffre étonnant de dix mille dollars, que l'on prend conscience de la quantité d'œuvres de valeur dont il s'est entouré.

Les garde-temps sont un point de jonction dans les vies de Packard et de Graves. Les deux hommes découvrent dans les montres un univers miniature splendide et secret. Pour Packard, elles sont l'exemple de la précision mécanique à une échelle minuscule ; pour Graves, une forme de perfection esthétique.

Packard commence à s'intéresser aux montres mécaniques, ou plutôt aux garde-temps compliqués, quand il travaille pour la compagnie d'électricité Sawyer-Man à New York à la fin des années 1880. Ses bureaux sont proches de Maiden Lane – le quartier des





bijoutiers et des horlogers – et Packard écume les boutiques, s'emparant des spécimens les plus intéressants de l'art horloger. Ingénieur de formation, Packard est un perfectionniste que passionne la résolution de problèmes. Fasciné par la découverte de complications innovantes, il est particulièrement attiré par les répétitions minutes. Il trouve en Patek Philippe un partenaire idéal. C'est en 1905 que Packard reçoit sa première grande complication Patek Philippe (No. 125 009), un chronographe en or 18 ct à répétition minutes, avec quantième perpétuel et petite et grande sonneries. Cette pièce marque le début d'une longue relation.

Une relation symbolisée par deux pièces uniques – qui, dans les deux cas, ne sont pas des montres de poche. La première, une montre-bague en or 18 ct (No. 174 659) livrée en 1917, est, semble-t-il, la seule de ce type produite par Patek durant cette période. Un an plus tard, Packard, qui aime pratiquer la marche et note sur un cahier la distance parcourue, le temps écoulé et les conditions climatiques, reçoit une montre-canne (No. 174 826). Cet objet original est composé d'une canne d'ébène coiffée d'une montre amovible en argent et dotée d'un pommeau d'ivoire de rechange.

L'intérêt de Graves pour l'horlogerie ressemble à l'origine à celui des hommes de son milieu, pour qui la possession d'une jolie montre de poche en or est symbole de réussite et de fortune. C'est en tant que client régulier de Tiffany & Co. que Graves entre en relation avec Patek Philippe, dont les productions primées par l'Observatoire de Genève attirent particulièrement son attention. Notamment, Graves en acquiert un certain nombre, dont les trois seuls tourbillons à répétition minutes en platine jamais fabriqués par Patek Philippe – tous trois lauréats de l'Observatoire.

Yachtman enthousiaste, Packard navigue ici sur le lac Chautauqua dans l'État de New York (à gauche). Toujours en déplacement, il fait de nombreux voyages destinés à tester ses automobiles. Ici en voiture devant le tombeau de Grant à New York, où reposent les restes du 18^e président des États-Unis. Page opposée, depuis la gauche : Graves avec Florence et ses deux

plus jeunes enfants, Gwen et George. En 1896, Henry Graves Jr. épouse Florence Isabelle Preston, la fille d'un riche courtier en matières premières. Les armoires de sa famille portaient la devise *Esse quam videri* – « Être plutôt que paraître », qui était gravée sur l'argenterie du couple, sur les boutons de manchette de Graves et sur beaucoup des montres auxquelles il était attaché.

Alors que Packard se passionne pour l'exploration technologique, Graves apprécie la montre de poche comme un symbole d'excellence, qui peut être modelé suivant ses désirs, et tient dans la paume de la main. Bientôt son intérêt évolue, passant de l'acquisition des plus beaux chronomètres à celle de garde-temps avec le maximum de complications possibles. Il veut posséder un exemplaire de chaque catégorie et ensuite le meilleur de chaque catégorie. Finalement, il réalise plusieurs pièces uniques. Parmi celles-ci, l'une des premières montres intégrées à une pièce de monnaie (No. 812 471) fabriquées par Patek, dans laquelle un loquet dissimulé dans la tranche d'une pièce d'or de 20 dollars de 1904 en déclenche l'ouverture, révélant

une montre. Par la suite, quand les montres de poche passeront de mode, Graves s'enthousiasme pour les montres-bracelets. Il réussit à acquérir trois des quatre répétitions minutes créées par Patek Philippe de forme tonneau (dont deux en platine).

En 1916, Packard reçoit une grande complication en or (No. 174 129) dotée de 16 complications, y compris la foudroyante, qui segmente le temps en fractions d'une seconde. L'arrivée de cet instrument remarquable ne passe pas inaperçue chez les passionnés. C'est cette montre de poche exceptionnelle qui fait passer les ambitions des deux gentlemen à la vitesse supérieure. Graves commande de son côté plusieurs grandes complications, y compris la No. 174 961 qui possède 12 complications, quatre de moins que la foudroyante de Packard.

À partir de ce moment, les deux rivaux commandent des montres à un rythme effréné. En 1927, au cours d'un long séjour à l'hôpital, Packard qui est gravement malade reçoit la « Packard » (No. 198 023), peut-être la pièce la plus importante de son œuvre

**PACKARD ET GRAVES
COMMANDENT DES COLLECTIONS
ENTIÈRES, RÉPONSES À LEURS
ENVIES ET À LEURS CAPRICES,
DESTINÉES À LEUR SEUL USAGE.**

PHOTOS : STACY PERMAN, A GRAND COMPLICATION: THE RACE TO BUILD THE WORLD'S MOST LEGENDARY WATCH (ATRIA BOOKS/SIMON & SCHUSTER)

de collectionneur. Cette montre astronomique comporte une carte du ciel avec 500 étoiles d'or, dont la magnitude au-dessus de Warren (Ohio) est parfaitement calculée – la première carte céleste de Patek Philippe. Quand Packard meurt à peine un an plus tard, il pense que cette montre lui permit d'atteindre le pinacle des grandes complications.

Graves, de son côté, demande la tenue d'une réunion en théorie secrète avec Patek Philippe. Ses instructions sont de réaliser « la montre la plus compliquée du monde », qui sera « d'une complexité inouïe » et comportera « le maximum de complications possibles ». C'est le point de départ d'une odyssée de presque cinq ans pour fabriquer la supercomplication Graves (No. 198 385), une magnifique montre de poche à double cadran comportant 900 composants individuels et 24 complications, l'une des pièces les plus convoitées jamais fabriquées à ce jour.

Si la supercomplication fut pour Graves son apothéose, elle marquait aussi un commencement, car ces instruments transcendants ont donné naissance à une tradition précieuse, depuis le Calibre 89, qui célébra le 150^e anniversaire de la firme en 1989, jusqu'au Sky Moon Tourbillon, lancé en 2001, et à sa plus récente itération, le Grandmaster Chime, en 2014. Elles sont les témoins vivants d'une histoire, enchassée dans l'or, qui nous parle des temps anciens. ♦ Pour en savoir davantage sur le sujet, consultez le reportage exclusif dans le Patek Philippe Magazine Extra sur patek.com/owners